

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an .....	8 francs
Six mois .....	4 —
Trois mois .....	2 —

### REDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 69, Boulevard de Belleville, 69 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à l'Administrateur Content

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an .....	10 francs
Six mois .....	5 —
Trois mois .....	2 fr. 50

## Le principe anarchiste

A ses débuts, l'Anarchie se présentait comme une simple négation. Négation de l'Etat et de l'accumulation personnelle du Capital. Négation de toute espèce d'autorité. Négation encore des formes établies de la Société, basées sur l'injustice, l'égoïsme absurde et l'oppression, ainsi que de la morale courante, dérivée du Code romain, adopté et sanctifié par l'Eglise chrétienne. C'est sur une lutte, engagée contre l'autorité, née au sein même de l'Internationale, que le parti anarchiste se constituait comme parti révolutionnaire distinct.

Il est évident que des esprits aussi profonds que Godwin, Proudhon et Bakounine, ne pouvaient se borner à une simple négation. L'affirmation — la conception d'une société libre, sans autorité, marchant à la conquête du bien-être matériel, intellectuel et moral — suivait de près la négation ; elle en faisait la contre-partie. Dans les écrits de Bakounine, aussi bien que dans ceux de Proudhon, et aussi de Stirner, on trouve donc des aperçus profonds sur les fondements historiques de l'idée anti-autoritaire, la part qu'elle a jouée dans l'histoire, et celle qu'elle est appelée à jouer dans le développement futur de l'humanité.

« Point d'Etat », ou « point d'autorité », malgré sa forme négative, avait un sens profond affirmatif dans leurs bouches. C'était un principe philosophique et pratique en même temps, qui signifiait que tout l'ensemble de la vie des sociétés, tout — depuis les rapports quotidiens entre individus jusqu'aux grands rapports des races par-dessus les Océans — pouvait et devait être réformé, et serait nécessairement réformé, tout ou tard, selon les grands principes de l'anarchie : la liberté pleine et entière de l'individu, les groupements naturels et temporaires, la solidarité, passée à l'état d'habitude sociale.

Voilà pourquoi l'idée anarchiste apparut du coup grande, rayonnante, capable d'entraîner et d'enflammer les meilleurs esprits de l'époque.

Disons le mot, elle était philosophique.

Aujourd'hui on rit de la philosophie. On n'en rit cependant pas du temps du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qui, en méditant la philosophie à la portée de tout le monde et en invitant tout le monde à acquiescer des notions générales de toutes choses, faisait une œuvre révolutionnaire, dont on retrouve les traces, et dans le soulèvement des campagnes, et dans les grandes villes de 1793, et dans l'entrain passionné des volontaires de la Révolution. A cette époque-là, les affameurs redoutaient la philosophie.

Mais les curés et les gens d'affaires, aidés des philosophes universitaires allemands, au jargon incompréhensible, ont parfaitement réussi à rendre la philosophie inutile, sinon ridicule. Les curés et leurs adeptes ont tant dit que la philosophie c'est de la bêtise, que les athées ont fini par y croire. Et les affairistes bourgeois, — les opportunistes blancs, bleus et rouges — ont tant ri du philosophe que les hommes sincères s'y sont aussi laissés prendre. Quel triporteur de la Bourse, quel Thiers, quel Napoléon, quel Gambetta ne l'ont-ils pas répété, pour mieux faire leurs affaires ! Aussi, la philosophie est passablement en mépris aujourd'hui.

Eh bien, quel qu'en disent les curés, les gens d'affaires et ceux qui répètent ce qu'ils ont appris, l'anarchie fut comprise par ses fondateurs comme une grande idée philosophique. Elle est, en effet, plus qu'un simple mobile de telle ou telle autre action. Elle est un grand principe philosophique. Elle est une vue d'ensemble qui résulte de la compréhension vraie des faits sociaux, du passé historique de l'humanité, des vraies causes du progrès ancien et moderne. Une conception que l'on ne peut accepter sans sentir se modifier toutes nos appréciations, grandes ou petites, des grands phénomènes sociaux, comme des petits rapports entre nous tous dans notre vie quotidienne.

Elle est un principe de lutte de tous les jours. Et si elle est un principe puissant dans cette lutte, c'est qu'elle résume les aspirations profondes des masses, un principe, faussé par la science étatiste et foulé aux pieds par les oppresseurs, mais toujours vivant et actif, toujours créant le progrès, malgré et contre tous les oppresseurs.

Elle exprime une idée qui, de tout temps, depuis qu'il y a des sociétés, a cherché à modifier les rapports mutuels, et un jour elle les transformera, depuis ceux qui s'établissent entre hommes renfermés dans la même habitation, jusqu'à ceux qui pensent s'établir en groupements internationaux.

Un principe, enfin, qui demande la reconstruction entière de toute la science, physique, naturelle et sociale.

Ce côté positif, reconstruiteur de l'Anarchie n'a cessé de se développer. Et aujourd'hui, l'Anarchie a à porter sur ses épaules un fardeau autrement grand que celui qui se présentait à ses débuts.

Ce n'est plus une simple lutte contre des camarades d'atelier qui se sont arrogés une autorité quelconque dans un groupement ouvrier. Ce n'est plus une simple lutte contre des chefs que l'on s'était donnés autrefois, ni même une simple lutte contre un patron, un juge, ou un gendarme.

C'est tout cela, sans doute, car sans la lutte de tous les jours — à quoi bon s'appeler révolutionnaire ? L'idée et l'action sont inséparables, si l'idée a eu prise sur l'individu ; et sans l'action, l'idée même s'étirole.

Mais c'est encore bien plus que cela. C'est la lutte entre deux grands principes qui, de tout temps, se sont trouvés aux prises dans la Société, le principe de liberté et celui de coercition ; deux principes, qui en ce moment même, vont de nouveau engager une lutte suprême, pour arriver nécessairement à un nouveau triomphe du principe libertaire.

Regardez autour de vous. Qu'est-il resté de tous les partis qui se sont annoncés autrefois comme partis éminemment révolutionnaires ? — Deux partis seulement sont en présence : le parti de la coercition et le parti de la Liberté ; Les anarchistes, et, contre eux, — tous les autres partis, quelle qu'en soit l'étiquette.

C'est que contre tous ces partis, les anarchistes sont seuls à défendre, en son entier le principe de la liberté. Tous les autres se targuent de rendre l'humanité heureuse en changeant, ou en adoucissant la forme du fouet. S'ils entendent à bas la corde de chanvre du gilet, c'est pour la remplacer par le cordon de soie, appliqué sur le dos. Sans fouet, sans coercition d'une sorte ou d'une autre, — sans le fouet du salaire et de la faim, sans celui du juge et du gendarme, sans celui de la punition sous une forme ou sous une autre, — ils ne peuvent concevoir la Société.

Seuls, nous osons affirmer que la punition, gendarme, juge, faim et salaire n'ont jamais été, et ne seront jamais un élément de progrès ; et que sous un régime qui reconnaît ces instruments de coercition, si progressés il y a, le progrès est acquis contre ces instruments et non pas par eux.

Voilà la lutte que nous engageons. Et quel jeune cœur honnête ne battra-t-il pas à l'idée que lui aussi peut venir prendre part à cette lutte, et revendiquer contre toutes les minorités d'oppression la plus belle part de l'homme, celle qui a fait tous les progrès qui nous entourent et qui, malgré cela, pour cela même fut toujours foulée aux pieds !

— Mais ce n'est pas tout.

Depuis que la division entre le parti de la liberté et le parti de la coercition devient de plus en plus prononcée, celui-ci se cramponne de plus en plus aux formes mourantes du passé.

Il sait qu'il a devant lui un principe puissant, capable de donner une force irrésistible à la révolution, si un jour il est bien compris par les masses. Et il travaille à s'emparer de chacun des courants qui forment ensemble le grand courant révolutionnaire. Il cherche à s'emparer de la révolte ouvrière contre le patronat qui se produit dans le monde entier.

Et, au lieu de trouver dans les socialistes moins avancés que nous des auxiliaires, nous trouvons en eux, dans ces deux directions, un adversaire adroit, s'appuyant sur toute la force des préjugés acquis, qui fait dévier le socialisme dans des voies de traverses et qui finira par effacer jusqu'au sens socialiste du mouvement ouvrier, si fies travailleurs ne s'en aperçoivent à temps et n'abandonnent pas leurs chefs d'opinion actuels.

L'anarchiste se voit ainsi forcé de travailler sans relâche et sans perte de temps dans toutes ces directions. Il doit faire ressortir la partie grande, philosophique du principe de l'Anarchie. Il doit l'appliquer à la science, car par cela, il aidera à remodeler les idées ; il entamera les mensonges de l'histoire, de l'économie sociale, de la philosophie, et il aidera à ceux qui le font déjà, souvent inconsciemment, par amour de la vérité scientifique, à imposer le cachet anarchiste à la pensée du siècle.

Il a à soutenir la lutte et l'agitation de tous les jours contre les oppresseurs et préjugés, à maintenir l'esprit de révolte partout où l'homme se sent opprimé et possède le courage de se révolter.

Il a à déjouer les savantes machinations de tous les partis, jadis alliés, mais

## ECHOS & GLANES

Encore une

Pour une conduite de Grenoble, c'en fut une, c'est du moins ce que le gros Renardel a dû en penser.

Figurez-vous que ce trait de la classe ouvrière était venu à Vienne le 13 avril pour y faire une conférence, mais il parait qu'à Vienne on sait distinguer entre les bons et les mauvais bergers, et c'est par une foule de 3.000 personnes que le social patriote Renardel fut sifflé, hué et que penaud et confus il dut se retirer.

Il parait que les exploités viennent ont marqué les traites à l'encre rouge. Décidément le vent tourne, Messieurs Renardel, Thomas, Jouhaux et consorts.

VIE CHÈRE

Tout augmente. Même les douceurs et le plaisir. Aller plutôt à la Foire du Trône, nous constateriez de visu.

Les marmots des faubourgs ne s'étouffent pas, cette année, avec le pain d'épices. Le cochon traditionnel dont, pour quelques sous, nous régalaient notre enfance, atteint des prix fabuleux : 1 fr. 50. Le mauvais noquet à deux sous, se paie huit.

Aussi que de convulsions de bambins n'ont été assouvies... qu'avec les yeux.

Et que de soupirs de regret ont grillé la poitrine des mûches devant la bourse plate de la maman, et le prix affiché des moutons. Deux francs le tour de vaches ou de cochons, d'autos ou d'aéros. Et davantage encore ces belles montagnes russes qui portent toutes dorées les armées du tsar.

Mais j'y pense, petits. Espérez ! Elles nous seront épargnées ces grosses peines, quand elles seront bolcheviques, les montagnes russes !

### Vendredi-Saint

La peur, la peur stupide, la peur irrationnelle empêche ce jour-là les hommes de manger des cadavres d'animaux. On ne croit pas à ce que raconte l'Eglise, mais l'Eglise a commandé : « Vendredi, et surtout Vendredi-Saint, chair ne mangera », et l'on s'abstient de manger de la chair. Encore que cette abstinence s'arrête aux animaux de terre, car il est permis de manger des animaux de mer ou de cours d'eau. Pourquoi ?

Que les croyants, les fidèles, ceux qui ont la foi fassent maigre le vendredi saint cela se conçoit, c'est logique. Mais que dire de tous les indifférents, anticléricals, libres penseurs, athées même, mangeurs de curés qui n'observent aucun commandement du père bon dieu ou de la mère l'Eglise, qui ne veulent pas de confesse, qui mangent la messe et qui ont peur de manger gras le vendredi saint ?

De deux choses l'une : Ou l'on croit à un créateur du monde en six jours, à l'immortalité de l'âme qui serait un souffle divin, au paradis, à l'enfer et aux mystères, et l'on doit communier, aller tous les dimanches à la messe, se marier à l'Eglise, porter son argent au prêtre pour qu'il nous retienne une loge au paradis, faire maigre tous les vendredis et ne pas manger du tout le vendredi saint. Ou bien l'on croit que la Terre est une parcelle de matière détachée du Soleil, que la vie y a pris naissance par le chaos et l'humidité, que l'homme s'est formé par transformations et descend d'une espèce de singe, à l'anthropisme de l'âme lors de la désagrégation du cerveau qui en est le siège et l'on doit rire de tous les commandements du Loup-Garou que l'homme a créés à son image, combattre les dévotions de notre très sainte mère l'Eglise ne se servir sous aucun prétexte des hommes noirs, faire gras ou maigre suivant son bon plaisir les vendredis ordinaires et manger de la viande d'animaux de terre les vendredis saints pour affirmer son incroyance en un citoyen qui trois jours après sa mort se serait envolé du tombeau.

Mais il est loin d'en être ainsi car la grande masse que la religion indiffère a, ce sacré Vendredi-Saint, une peur terrible de mourir dans la viande, nous prouvant une fois de plus son illogisme, son ignorance et son incohérence.

MART-CELL.

aujourd'hui hostiles, qui travaillent à faire dévier dans des voies autoritaires, les mouvements nés comme révolte contre l'oppression du Capital et de l'Etat.

Et enfin, dans toutes ces directions il a à trouver, à deviner par la pratique même de la vie, les formes nouvelles que les groupements, soit de métier, soit territoriaux et locaux, pourront prendre dans une société libre, affranchie de l'autorité des gouvernements et des affameurs.

La grandeur de la tâche à accomplir n'est-elle pas la meilleure inspiration pour l'homme qui se sent la force de lutter ? N'est-elle pas aussi le meilleur moyen pour apprécier chaque fait séparé qui se produit dans le courant de la grande lutte que nous avons à soutenir ?

## M. Merrheim est-il un agent du Comité des Forges ?

Reportons-nous en arrière de quelques années.

M. Merrheim utilise ses loisirs confédéraux à s'instruire, à se documenter sur les choses de la métallurgie. Il connaît sa partie à fond. Il découvre l'Ouzenka ; il découvre le Maroc. Avec la collaboration littéraire de Delaisi, il dénonce la Guerre qui vient et même campagnes de presse sur le thème métallurgiste. Quels ont été les dessous véritables de ces campagnes ? Je n'ai pas à le rechercher ici. Elles ont suffi pour poser Merrheim devant le Comité des Forges. C'est un résultat.

Vient la guerre.

Elle éclate ainsi qu'il avait été prévu, peut-être plus tôt qu'il avait pensé, sous un prétexte bizarre, mais intelligent parce que propre à dissimuler les responsabilités initiales, réelles.

M. Merrheim a parfaitement saisi le sens de la guerre au point de vue métallurgique français.

Il sait les conditions spéciales — les caractéristiques — de la métallurgie française.

Pénurie de charbon, pléthore de minerai.

Echange du minerai de Briey contre du coke de Westphalie.

Interpénétration intime des métallurgies de Briey et Lorraine annexée ;

Chevauchement capitaliste sur la frontière de l'Est, celle-ci ne jouant que comme barrière douanière ; le marché intérieur absorbant toute la production française de fonte et d'acier ; maîtrise de ce marché par les sidérurgistes qui prévalent des bénéfices unitaires (présentes déclarations de M. Douchet) doubles des bénéfices prélevés par les Allemands sur le marché mondial.

Merrheim n'ignore pas que cette métallurgie augmente sa production d'acier en année et dans des proportions qui eussent été dépassées la capacité d'absorption du marché national.

Il n'ignore pas que des consortiums sidérurgiques puissants ont obtenu des concessions houillères dans le Nord et le Pas-de-Calais, dans le Limbourg belge.

Il sait que ces consortiums d'intégration auront pour double effet de soustraire en partie la métallurgie française à la tutelle allemande et d'accroître considérablement le tonnage annuel de production de fonte — surproduction qui devra nécessairement trouver au dehors son écoulement à la condition préalable d'une condition sine qua non ! — que le dumping allemand soit abattu.

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pouvait sortir que par la guerre. (F. Honoré, Illustration, 11 novembre 1916).

Je récite, Merrheim, dès l'origine, à l'égard de ce capitaliste et français du comité, il ne souffrait mot.

Bienôt cependant la bataille prend une tournure indécise. C'est la guerre de tranchées, guerre d'usure et de grignotements. L'issue en est douteuse. La victoire apparaît problématique. Le revirement se produit parmi la Haute Métallurgie. On en vient à se dire : « Si l'on ne peut pas écraser le Haut Fourneau allemand, qu'on en revienne au moins au statu quo ante bellum. »

Après tout, ce régime n'était pas si mauvais, puisque, « protégés » sur le marché intérieur par des tarifs de douane savamment élaborés dans l'ensemble et qui en écartaient la concurrence germanique, nos sidérurgistes pouvaient bénéficier, pour l'exportation, de tout le système allemand de tarifs et de primes en établissant sur le territoire d'Empire des usines de production leur appartenant en propre ou possédées par des Sociétés franco-allemandes (M. Alfassa).

Des suggestions viennent d'Allemagne. Elles ne sont pas sans intérêt ; et on les accueille avec sympathie. Briey s'ennuie. Les usines ne servent plus à rien. On projette d'englober Briey, Thionville, le Luxembourg en une sorte d'Etat neutre. C'est la thèse connue sous le nom d'« Extériorité économique du bassin de Briey ».

Je cite M. F. Honoré (Illustration, novembre 1916) :

« En ce moment, nos maîtres de Forges se préoccupent des difficultés que créerait à leur industrie le retour à la France des pays annexés. »

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

## Le principe anarchiste

Reportons-nous en arrière de quelques années.

M. Merrheim utilise ses loisirs confédéraux à s'instruire, à se documenter sur les choses de la métallurgie. Il connaît sa partie à fond. Il découvre l'Ouzenka ; il découvre le Maroc. Avec la collaboration littéraire de Delaisi, il dénonce la Guerre qui vient et même campagnes de presse sur le thème métallurgiste. Quels ont été les dessous véritables de ces campagnes ? Je n'ai pas à le rechercher ici. Elles ont suffi pour poser Merrheim devant le Comité des Forges. C'est un résultat.

Vient la guerre.

Elle éclate ainsi qu'il avait été prévu, peut-être plus tôt qu'il avait pensé, sous un prétexte bizarre, mais intelligent parce que propre à dissimuler les responsabilités initiales, réelles.

M. Merrheim a parfaitement saisi le sens de la guerre au point de vue métallurgique français.

Il sait les conditions spéciales — les caractéristiques — de la métallurgie française.

Pénurie de charbon, pléthore de minerai.

Echange du minerai de Briey contre du coke de Westphalie.

Interpénétration intime des métallurgies de Briey et Lorraine annexée ;

Chevauchement capitaliste sur la frontière de l'Est, celle-ci ne jouant que comme barrière douanière ; le marché intérieur absorbant toute la production française de fonte et d'acier ; maîtrise de ce marché par les sidérurgistes qui prévalent des bénéfices unitaires (présentes déclarations de M. Douchet) doubles des bénéfices prélevés par les Allemands sur le marché mondial.

Merrheim n'ignore pas que cette métallurgie augmente sa production d'acier en année et dans des proportions qui eussent été dépassées la capacité d'absorption du marché national.

Il n'ignore pas que des consortiums sidérurgiques puissants ont obtenu des concessions houillères dans le Nord et le Pas-de-Calais, dans le Limbourg belge.

Il sait que ces consortiums d'intégration auront pour double effet de soustraire en partie la métallurgie française à la tutelle allemande et d'accroître considérablement le tonnage annuel de production de fonte — surproduction qui devra nécessairement trouver au dehors son écoulement à la condition préalable d'une condition sine qua non ! — que le dumping allemand soit abattu.

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pouvait sortir que par la guerre. (F. Honoré, Illustration, 11 novembre 1916).

Je récite, Merrheim, dès l'origine, à l'égard de ce capitaliste et français du comité, il ne souffrait mot.

Bienôt cependant la bataille prend une tournure indécise. C'est la guerre de tranchées, guerre d'usure et de grignotements. L'issue en est douteuse. La victoire apparaît problématique. Le revirement se produit parmi la Haute Métallurgie. On en vient à se dire : « Si l'on ne peut pas écraser le Haut Fourneau allemand, qu'on en revienne au moins au statu quo ante bellum. »

Après tout, ce régime n'était pas si mauvais, puisque, « protégés » sur le marché intérieur par des tarifs de douane savamment élaborés dans l'ensemble et qui en écartaient la concurrence germanique, nos sidérurgistes pouvaient bénéficier, pour l'exportation, de tout le système allemand de tarifs et de primes en établissant sur le territoire d'Empire des usines de production leur appartenant en propre ou possédées par des Sociétés franco-allemandes (M. Alfassa).

Des suggestions viennent d'Allemagne. Elles ne sont pas sans intérêt ; et on les accueille avec sympathie. Briey s'ennuie. Les usines ne servent plus à rien. On projette d'englober Briey, Thionville, le Luxembourg en une sorte d'Etat neutre. C'est la thèse connue sous le nom d'« Extériorité économique du bassin de Briey ».

Je cite M. F. Honoré (Illustration, novembre 1916) :

« En ce moment, nos maîtres de Forges se préoccupent des difficultés que créerait à leur industrie le retour à la France des pays annexés. »

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions seulement 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrions exporter le supplément de fonte fabriquée en Lorraine annexée. Ce supplément est égal à notre propre production ; il consommerait environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recouvrerons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison engageant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ».



Vie Ouvrière, le Max Hirschler du Temps est le camarade Victor Roudine. Pour Merheim, Victor Roudine est un « copain ». Et c'est Merheim qui a fourni les éléments de son article à Max Hirschler, alias Victor Roudine.

Mais qui donc a fait entrer cet Hirschler, ou Roudine, ou « copain », ou « mé-rique » à la rédaction du Temps, l'organe le plus grave, le plus sérieux, le plus représentatif de la bourgeoisie traditionnelle française ? X... Derrière cet X... mystérieux, n'y a-t-il pas quelque personnalité influente et importante de certain clan métallurgiste inféodé au Comité des Forges ? Je constate qu'au moment où la lumière aurait pu être faite sur les raisons qui empêchaient toute offensive en direction de Brier, qui évitaient tout bombardement aux établissements sidérurgiques de la Marne-et-Meuse, fief de notre Comité des Forges, intensément mis à profit par l'industrie de guerre allemande — inerte, primordiale qui a prolongé la tuerie de deux ans et coûté la vie à des centaines de mille hommes — la seule voix qui se soit élevée avec autorité pour légitimer cette inertie détestable a été la voix de M. Merheim, « émissaire », par conséquent de Max Hirschler, du haut d'une tribune bourgeoise retentissante.

Je pourrais m'en tenir là.

J'ai posé la question : M. MERHEIM EST-IL UN AGENT DU COMITÉ DES FORGES ? Je crois avoir fourni à cette question les éléments d'une réponse sensée. Ma prétention ne va pas plus loin.

En tant que chef syndicaliste responsable, M. Merheim relève incontestablement de la justice syndicale. Je le livre à cette justice.

Qu'il me soit cependant permis de dire, en finissant, l'étonnement que j'ai éprouvé à l'égard de Clemenceau. Je craignais pour M. Merheim qu'il ne fût embastillé sans autre forme de procès... et j'ai eu la satisfaction de le voir se rapprocher du pouvoir au point de grever périodiquement les ministères ministériels et d'être introduit, presque officiellement, au Palais-Bourbon.

La grille accrée du Tigre s'est donc faite de velours. Pourquoi ?

Qui a plaidé le pardon du pêcheur zimmerwaldien ?

Qui a obtenu pour M. Merheim l'obédience gouvernementale ? Qui ? Encore un X... Cet X... énigmatique ne cachera-t-il pas une personnalité éminente de ce même clan métallurgiste dont il a été parlé plus haut ?

Les influences salariales qui se sont exercées en faveur du secrétaire général du Comité des Forges — un homme de scandale qui tienne — sont en bon voie et en d'excellentes mains, politiquement, diplomatiquement et économiquement parlant.

Tout s'est arrangé pour le mieux. Le soleil de la Victoire monte à l'horizon doré. Il ne faut pas que des nuages viennent ternir prématurément l'éclat des soleils. Il importe de fixer l'avenir dans un cadre de paix sociale.

De là ces contrats collectifs. De là ces huit heures que l'on offre comme un plat d'essai à la classe ouvrière, en échange de son esprit de révolte, en échange de son vœu d'émancipation intégrale.

Pour ce trafic, je ne suis pas surpris, je le confesse, de rencontrer en première ligne M. Merheim.

Si j'ai un reproche à faire, c'est au typographe du journal l'Humanité qui ne l'adresserai. Pourquoi diable a-t-il fait figurer au bas du pacte d'alliance Merheim-Cotin des noms de M. Merheim, de M. Cotin, de M. Weydel, du pseudonyme, anodin, bourgeois, insignifiant *Devedel* ? Devedel ! Je vous demande un peu. Qui donc distinguait, sous cette faulx, le Roi de l'Acier DE WENDEL, le Magnat de l'Industrie franco-allemande, régent de la Banque de France, le DE WENDEL, des angles de Mayotte, tout Hatriz, Bois-d'Avril, en Meurthe-et-Moselle, de Moyeville, Hayange, etc., en Lorraine annexée de Santander en Espagne et de la Compagnie franco-marocaine ; le DE WENDEL des houillères de la Sarre et de la Ruhr, le DE WENDEL, des établissements allemands de Hayange, des établissements allemands (français de tout) — le DE WENDEL président du Comité des Forges !

C'est pourtant bien de lui qu'il s'agit. Il importe qu'on le sache et qu'on s'en souvienne.

Rhillon.

## Amnistie complète

### Amnistie!... Amnistie!...

C'est le cri poussé, depuis l'armistice, par des milliers de familles qui ont un des leurs dans les sombres bastilles de notre République froissée. C'est le cri de tous les malheureux qui souffrent dans les « Mitards » des prisons militaires, dans les maisons centrales, dans les camps de Travaux Publics, envoyés ici ou là, pour s'être révoltés contre les lois iniques de la Société actuelle.

Beaucoup d'entre eux ont été condamnés pour désertion, s'étant aperçus que la guerre était un crime monstrueux leurs yeux s'étant défilés ; ils ont refusé d'être plus longtemps les instruments de meurtre et de rapine du militarisme qui n'est que le sous-ordre de la caste capitaliste.

Pour avoir refusé de tuer, — ce qui est une noble action — pour avoir été humains, certains ont été fusillés ; d'autres plus chanceux, ou ayant comparu devant les six juges d'un conseil de guerre quinqué, s'en tirent avec cinq ou dix ans de Prison ou de Travaux Publics.

Le Régime auquel sont soumis tous ces emprisonnés est ignoble ; nouriture insuffisante, travail forcé, pas d'hygiène, vivant parqués dans des chambrées ou des baraquements trop exiguës, nombreux sont ceux qui sont atteints de tuberculose. Déprimés, anémiés par ce régime, digne de l'Inquisition clemenciste, combien sont morts des épidémies de choléra ? Un exemple : la prison militaire de Clermont-Ferrand, sur cinq cents détenus, cinquante moururent dans un mois.

Le prolétariat indigné, et il n'est que tel, contre tous ces crimes veut lui aussi l'amnistie pour libérer tous ses enfants et les militants victimes de la répression gouvernementale.

Les Patriotes de la Chambre, sous la poussée populaire vont enfin bientôt discuter cette loi, déposée depuis longtemps, par Paul Meunier, mais voulons pousser l'infamie jusqu'à adopter, dans son entier, l'article premier du projet, qui exclut du bénéfice de l'amnistie les insoumis dont l'insoumission n'a pas pris fin avant l'armistice et les déserteurs dont l'absence a été de plus de six mois ? Si oui, que va-t-il advenir ?

On va laisser dans les bagues une quantité de malheureux qui ont six ou sept ans, et plus, d'écrou sous la harnais militaire.

Est-ce que les parents, les femmes, les camarades de ces victimes de la barbarie capitaliste, vont se faire devant cette iniquité ? Non ! Je l'espère. Ceux ayant déserté quelques jours, pour faire la bombe ou par égoïsme, ont presque tous bénéficié de suspension de peine ; mais ceux ayant revendiqué hautement leur acte, devant le conseil de guerre, n'ayant pas voulu s'abaisser à se faire pistonner par les machines à décrire du Palais Bourbon, ceux là ont été marqués à l'encre rouge (antimilitaristes, révolutionnaires, anarchistes) et sont toujours dans les geôles.

Val-t-on les abandonner à eux-mêmes ? Ce serait criminel. Car ceux qui sont ceux qui attendent leur retour à la liberté pour rentrer en lutte contre la société pourrie dans laquelle nous vivons.

Le crime de désertion — si crime il y a — peut être assimilé au délit politique, c'est un acte individuel de protestation, qui marque clairement que l'on n'est pas du même avis que les patriotes, du comité des Forges, et de la haute finance.

Par conséquent réclamons l'amnistie pleine et entière, pour toutes les victimes de l'horrible boucherie. Amnistie aussi pour notre camarade Cotin.

Pandins de la Chambre, faites attention, la foule qui est lasse d'attendre pourrait bien se passer de votre consentement et arracher de vos griffes immondes ceux que vous torturez sans pitié.

FERRY.

### Parodie d'Amnistie

Une fois de plus les politiciens se moquent d'émouvoir de nous.

Le projet de loi d'amnistie, laborieusement élaboré par la commission de législation de la Chambre, et dont M. Paul Meunier chante les louanges avec un enthousiasme tout paternel, est une amère déception. Grâce à l'admirable éléquence et de générosité, proclame le parlementaire attendri. D'abord il ne s'agit pas de clémence et de générosité. Il s'agit de donner au prolétariat une satisfaction qu'il exige, l'amnistie militaire et politique complète et non point la baroque parodie imaginée par M. Meunier et sa commission.

On se joue de la naïveté des ouvriers et des révolutionnaires. On tente d'escroquer leurs sympathies et leur adhésion à des manigances dont les artifices permettent de retenir en prison des milliers et des milliers de malheureux.

Par habileté, ce texte est rédigé en un tel affreux jargon juridique, tellement dépourvu d'exceptions et de contre-exceptions qu'il est très difficile aux profanes d'en apprécier la valeur exacte et de se rendre compte des monstruosités qu'il contient.

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

### Un amnistiable.

Nous voulons espérer que le prolétariat que les révolutionnaires ne se laisseront pas bafouer ainsi. Qu'ils sauront exiger l'amnistie complète, l'amnistie pour Cotin, pour tous les déserteurs. Nous sommes quelques-uns d'entre les amnistiables qui serions émus de bénéficier d'une amnistie tronquée. A nos amis, à tous les révolutionnaires d'imposer aux farfelus du parlementarisme une amnistie véritable.

### Aux Jeunes Révolutionnaires

Le 1<sup>er</sup> mai est proche, préparons-nous donc à donner à cette manifestation ouvrière toute l'ampleur nécessaire. Le 7 avril, la classe ouvrière parisienne donna un premier avertissement à nos dirigeants. Le 1<sup>er</sup> mai 1919, tous les producteurs sans exception furent appelés à clamer leurs espoirs d'une société nouvelle.

Après la boucherie sanglante de 1914-1918, les travailleurs doivent combattre tout danger de guerre future en empêchant par la révolution internationale, d'écarter nos frères de Russie et d'Europe. Ils luttent pour instaurer la société communiste universelle.

Le but que s'étaient proposés les gouvernements cosmopolites, de faire massacrer l'élite de la classe ouvrière consciente n'a pas été atteint, et si nous avons eu à déplorer la mort de bons militants il en reste d'autres qui ne demandent qu'à recommencer la lutte, mais cette fois contre le Capitalisme.

L'univers s'agit de plus en plus, les trônes s'écroulent les uns après les autres dans la tourmente révolutionnaire, les gouvernements autocrates ou bourgeois tremblent et cherchent à calmer les esprits surexcités en lâchant aux peuples quelques semblants de réformes, comme par exemple la journée de 8 heures.

### 20 lignes censurées

Abandonnons les rénegats du syndicalisme et du socialisme et profitons du mécontentement général occasionné par la guerre pour montrer au peuple le cancer qui le ronge, et par de petites causeries, conférences et journaux iniques-lui le remède qui renouvèra la société. Ne restons pas divisés sur des questions de formules, sachons coordonner tous nos efforts vers un seul et unique but : l'insurrection d'une société communiste internationale.

R. Le Berre.

## Tribune Féminine

### Notes d'une Révoltée

L'habitude et l'alcoolisme

Il m'est arrivé d'entendre plusieurs fois ces paroles, prononcées par une adversaire : « Un jour l'ouvrière aura la journée de 8 heures, il passera le reste de son temps au cabaret ».

D'abord, rien ne prouve absolument qu'il en serait toujours ainsi. Mais la faute, en ce cas, en est aussi bien à la société actuelle qu'aux individus eux-mêmes. C'est l'organisation de cette société qui épuise le travailleur, le paye et le loge mal, ne lui offre que des distractions sans aucune valeur ou trop coûteuses.

Pourtant, il ne faut pas se dissimuler que c'est beaucoup aussi la faute à l'individu. L'ouvrier, comme le paysan, devrait comprendre — mais qui le lui dira ? — que l'alcool, non seulement le tue lentement, mais empoisonne aussi sûrement son esprit que son corps.

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

Traduisons en langage vulgaire : Tout d'abord, Cotin est soigneusement exclu de l'amnistie. On l'exclut pour politique. On l'exclut de cette prétendue amnistie politique. Cotin pourra mourir lentement dans la maison de réclusion où la relégué la clémence illusoire de Clemenceau. Est-ce ainsi que vous l'entendez, amis qui réclamez l'amnistie ?

### Pour l'Evolution féminine

A toutes mes compagnes

Camarades, mes sœurs : vous que la lutte pour l'existence oblige à un travail continu, à laisser vos seuls maris, vos seuls ou frères, revendiquer des droits qui vous sont également attribuables à vous, qui vous êtes élevés à leur hauteur, par ce labeur formidable accompli pendant ces dernières années ?

Vous laissez-vous toujours, inconscientes de votre force, spolier par le patronat ?

Non ! Je ne veux point vous faire l'injure de vous croire aussi négatives. Voyez, entre tous les côtés : la grande voix humanitaire qui s'élève pour le futur bonheur du peuple.

A cette voix, vous ne devez pas rester sourdes.

Dans quelques jours, la plupart de ceux qui vous emploient, vous proposeront des conditions ou arrangements infâmes et indignes, car déjà l'on entend des machines à vapeur pour la journée de huit heures et la semaine anglaise... Aussi, à ce moment, ne faiblissez pas, coordonnez vos efforts, et dites-vous surtout que ces efforts ne doivent pas s'arrêter là. Que cette simple satisfaction obtenue, ne sera qu'un bien léger progrès, mais vous aurez droit à la part de bien-être annuel chaque être humain aspire, ce qu'il faut : c'est l'abolition complète de toute exploitation, de tout capitalisme sur la masse productive, l'effacement total de la bourgeoisie et du clergé, ces deux grands rapaces de l'humanité. Et alors seulement, quand par votre persévérance dans l'idéal que vous poursuivez, vous aurez fait disparaître à jamais ces deux géants, vous serez la grande œuvre de régénération élaborée si lentement, assise enfin sur des bases solides.

Estelle.

### Sus aux Permanents !

En période électorale, nous disons, nous, anarchistes, à l'électeur : « Fais tes affaires toi-même ! »

En tous temps, nous devrions dire à l'ouvrier, au paysan, à l'employé, à tous les exploités : « Sus aux permanents ! »

En effet, les Jouhaux, les Merheim, les Dumas et tant d'autres, pour le moins, aussi dangereux pour notre émancipation que les Briand, les Viviani, les Millerand, les Renaud, les Thomas et autres Longueuil, sans en excepter les Mayéras.

Celui qui est sincère, désintéressé, ne demande rien : il se donne.

Un Suisse romand, ou j'ai milité pendant de longues années, — jusqu'au moment où l'on m'en a expulsé pour propagande anarchiste, nous avions fait la preuve que l'on peut s'occuper du mouvement ouvrier sans avoir de permanent. La Fédération des Unions ouvrières, son hebdomadaire la Voix du Peuple, ne connaissent jamais la fonction salariale. Le plus large fédéralisme, la plus grande décentralisation, étaient pratiqués. Tout se faisait par les syndicats, en dehors de tout chef, tout directeur, tout délégué, tout élu.

Aussi les grèves succédaient aux grèves. L'agitation était continue. On se rappelle encore la grève générale de la Suisse romande en 1907, qui nécessita la levée de plusieurs régiments de milice.

Et de cela, quand on a donné des chefs, leur principale préoccupation était de garantir leur fromage et de nous passer la camisole de force. Quand on passe à l'action, presque toujours, c'est malgré eux !

Electeurs, faites les affaires toi-même ! Syndicats, sus aux permanents !

Cela bien vu, l'autre dimanche, à la manifestation pro-Jaures, « Vive Cotin ! » « Amnistie ! Amnistie ! » « Les soviets ! Les soviets ! »

Comme on sentait bien que toute cette foule dépassait, et de beaucoup, ses chefs ! Le peuple veut, toute la justice, et les chefs de la C. G. T. et des fédérations, l'amusent avec un programme minimum. Pendant ce temps, on ne fera pas le procès de la société capitaliste, — ou si peu ! — on ne parlera pas d'expropriation.

C'est d'autant plus original, que la révolution est à nos portes, et que nos frères de Russie, depuis des mois, font en vain appel à notre solidarité agissante.

Ah ! si nous ne nous étions pas donné des chefs, il y a longtemps que nous aurions plaqué le boulot, que nous serions descendus dans la rue ! Il y a longtemps que l'insurrection de Russie serait commencée. Mais, voilà. Dans le Parti socialiste, il y a des députés, et à la tête des grands syndicats, à la tête des fédérations, à la C. G. T., il y a des permanents. Il y a des règlements, des statuts qui prévoient tout, et la révolution russe... n'y a pas été prévue.

Députés socialistes, permanents syndicaux, ne sont, ne peuvent être que les complices de la bourgeoisie. C'est Frépouille et Cie. Et c'est dans l'ordre.

Le moins que nous puissions faire, si, comme il faut l'espérer, la Révolution française, avant que nous ayons eu le bonheur de nous passer de leurs services, est de les cueillir un beau matin au saut du lit, et de les garder en otages, comme viennent de le faire nos frères de Bavière.

Sage précaution, avant qu'ils aient eu le temps de faire partir les mitrailleurs. Mais, voilà. Dans le Parti socialiste, il y a des députés, et à la tête des grands syndicats, à la tête des fédérations, à la C. G. T., il y a des permanents. Il y a des règlements, des statuts qui prévoient tout, et la révolution russe... n'y a pas été prévue.

Députés socialistes, permanents syndicaux, ne sont, ne peuvent être que les complices de la bourgeoisie. C'est Frépouille et Cie. Et c'est dans l'ordre.

Le moins que nous puissions faire, si, comme il faut l'espérer, la Révolution française, avant que nous ayons eu le bonheur de nous passer de leurs services, est de les cueillir un beau matin au saut du lit, et de les garder en otages, comme viennent de le faire nos frères de Bavière.

Sage précaution, avant qu'ils aient eu le temps de faire partir les mitrailleurs. Mais, voilà. Dans le Parti socialiste, il y a des députés, et à la tête des grands syndicats, à la tête des fédérations, à la C. G. T., il y a des permanents. Il y a des règlements, des statuts qui prévoient tout, et la révolution russe... n'y a pas été prévue.

Députés socialistes, permanents syndicaux, ne sont, ne peuvent être que les complices de la bourgeoisie. C'est Frépouille et Cie. Et c'est dans l'ordre.

Le moins que nous puissions faire, si, comme il faut l'espérer, la Révolution française, avant que nous ayons eu le bonheur de nous passer de leurs services, est de les cueillir un beau matin au saut du lit, et de les garder en otages, comme viennent de le faire nos frères de Bavière.

Sage précaution, avant qu'ils aient eu le temps de faire partir les mitrailleurs. Mais, voilà. Dans le Parti socialiste, il y a des députés, et à la tête des grands syndicats, à la tête des fédérations, à la C. G. T., il y a des permanents. Il y a des règlements, des statuts qui prévoient tout, et la révolution russe... n'y a pas été prévue.

Députés socialistes, permanents syndicaux, ne sont, ne peuvent être que les complices de la bourgeoisie. C'est Frépouille et Cie. Et c'est dans l'ordre.

Le moins que nous puissions faire, si, comme il faut l'espérer, la Révolution française, avant que nous ayons eu le bonheur de nous passer de leurs services, est de les cueillir un beau matin au saut du lit, et de les garder en otages, comme viennent de le faire nos frères de Bavière.

Sage précaution, avant qu'ils aient eu le temps de faire partir les mitrailleurs. Mais, voilà. Dans le Parti socialiste, il y a des députés, et à la tête des grands syndicats, à la tête des fédérations, à la C. G. T., il y a des permanents. Il y a des règlements, des statuts qui prévoient tout, et la révolution russe... n'y a pas été prévue.

torité ne fera rien de, comme toujours, fera seulement semblant de faire quelque chose. Des prolétaires fatigués continueront de générer la douleur, des enfants continueront de naître au hasard pour mourir bien vite et en merveilleuse abondance, ou pour vivre malheureux, chétifs, souffreteux, souffrant et faisant souffrir leur entourage.

L'Etat, l'autorité, dispense plutôt le mal, la mort, que le bien et la vie. L'Etat est impuissant.

C'est une des raisons pour lesquelles nous ne cessons et nous ne cesserons de répéter aux prolétaires (j'aime à souligner que ce mot signifie *faiseurs d'enfants*) : avant d'appeler au monde le petit être que vous aimez, ayez les ressources nécessaires, ayez-les, l'autorité si vous voulez, puis qu'autorité il y a, mais ayez-les d'abord.

Les excellents conseils de M. Pinard ne peuvent être suivis que par des couples possédant abondamment pain, air, lumière, nourriture saine, loisirs sains, loisirs copieux, recevant de hauts salaires pour un travail modéré.

Quand l'Etat aura garanti ces avantages à chaque ménage, ou quand le système social procurera tous ces biens à chaque homme, alors les enfants pourront naître en nombre, et proportionnés aux richesses particulières ou sociales. Ils auront toutes chances de venir au monde robustes et d'être sains. On pourra alors appliquer les principes non seulement de la puériculture mais aussi de la pédagogie, de la vertébration. Car il ne s'agit pas seulement de s'occuper d'élever les bébés, il faut encore soigner, élever, instruire, développer physiquement et intellectuellement l'enfant et le jeune homme.

En somme, pour être périlleux pratiquement, il est nécessaire d'être d'abord, à quel degré que ce soit, né-malheureux.

Et cela M. Pinard n'a pas eu l'audace de le dire. Il a même, c'est selon moi une faiblesse, sacrifié un peu de même beaucoup, à la reproduction patriotique et nationale.

G. Hardy.

### MISE